



EN PHRASES AVEC CELINE

QUAND ALEXANDRE VIALATTE NOUS PARLE DE CÉLINE

VITESSE DES MORTS ET DES VIVANTS

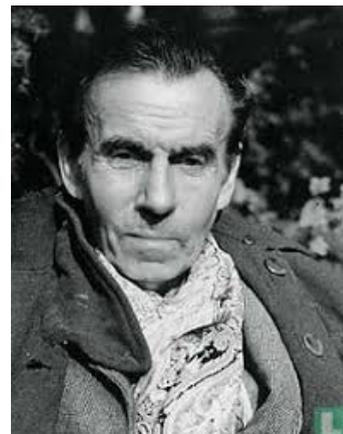
Peu de gens survivent à leur mort : le Christ, Lazare, ou, plus près de nous, Napoléon. Mais c'est très rare. L'homme survit peu. En général, il attend de vivre, c'est une chose qui dure toute sa vie, et ensuite on l'enterre au trot. Il flâne sa vie mais il court à la tombe. Quelques-uns pourtant vont au pas. Homère ne s'est jamais pressé.

Céline, Hemingway iront lentement. Céline, à l'horizon de la littérature, laisse de hauts châteaux d'ordures qui se détachent sur un ciel d'orage et qui attireront longtemps le regard. Ses paysages plus grands que nature se mirent dans un fleuve d'immondices.



Ernest Hemingway

Derniers Géants .



Louis-Ferdinand Céline

Derniers Géants

C'est un géant qui promène ses rêves dans un égout. Il n'est, je crois, pas un de ses livres où, à un moment ou à l'autre, ledit égout ne déborde et n'engloutisse le monde. A moins qu'une vieille dame méritante, armée d'un jonc flexible et d'un pot d'eau bouillante, ne débouche le trou d'écoulement par un barattage minutieux, avec une technique remarquable dont il fait un éloge très vif. Le style, c'est l'exagération. Nul n'exagéra plus que Céline. Il a bâti des Parthénons en crotte de chien. La matière est étrange, les monuments grandioses.



L'égout qui engloutira le monde



La grand-mère de *Mort* à crédit. "Elle trifouillait le tréfonds de la tinette avec son jonc"

. Ils seraient plus nobles en marbre blanc ; mais ceux qui taillent le marbre blanc n'ont pas la carrure qu'il faudrait pour faire des monuments aussi grands que ceux de Céline.
(*La Montagne, Chroniques, 1er août 1961*)

MON AMI BARDAMU par Robert Poulet (PORTRAIT DE CELINE DANS LE PATMOS DE SA BANLIEUE)

Céline est un monstre sacré. Il a bâti des cathédrales de vomissure qui se mirent dans des lacs de purin. Il n'en reste pas moins que ce sont des cathédrales, conçues dans l'hallucination par un personnage titanesque, oraculaire et prophétique, clownesque et même parfois féérique, avec des tours et des gargouilles, des piliers et des chapiteaux. Sans compter des vitraux qui éclairent, dans les ténèbres, d'une lueur d'apocalypse, un magma de personnages miteux, bouffons, grandioses, plus vrais que le vrai, d'une vérité invraisemblable, marmiteux et calamiteux, qui finissent pêle-mêle dans l'horreur, le feu des bombes, le feu du ciel ou le flot de l'ordure, des cabinets ayant débordé quelque part. Guignols tragiques d'un Occident condamné à la catastrophe, noyé dans son propre excrément. Il faut toujours avec Céline une tinette qui déborde à flots et qui se transforme en Niagara.



La lueur d'apocalypse dans les ténèbres



Les personnages titanesques

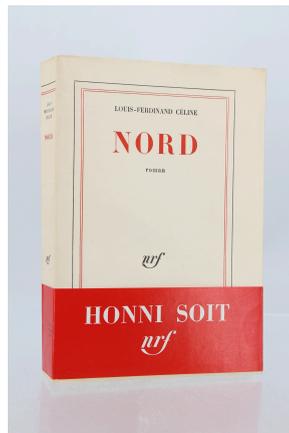
C'est parce qu'il n'y a plus sa grand-mère, silhouette épique, monstre d'hygiène et modèle des propriétaires, qui débouchait les cabinets de ses locataires en s'aidant d'un jonc souple et d'un broc d'eau bouillante. Opération dont elle mourut un jour de gel.

Quoi qu'il en soit, ce géant scandaleux, après avoir scandalisé les bourgeois, scandalisa sans doute aussi la Résistance, puisqu'il dut s'enfuir en Allemagne au moment de la Libération, avec sa femme, son chat et l'acteur Le Vigan. Il nous en a laissé d'ailleurs plusieurs tableaux inoubliables, où on les voit errer tous quatre dans une Allemagne shakespearienne, livrée aux bombes, aux flammes et à l'écrabouillis, ombres chinoises sur un fond d'incendie, cherchant du poisson pour le chat.



Bébert dans les décombres de Berlin

" Lilli, moi, Bébert... rien ! le vide...oh, un vide de bien sept étages, un entonnoir de très forte bombe. " (*Nord*)



Nord, 1960



Présente son exploit sur la page de *L'Illustré National*

Qu'avait-il fait ? Je n'en sais trop rien. Je crois qu'il avait écrit des choses antisémites, bien avant la guerre. Mais contre qui n'avait-il pas écrit, tonitrué, craché, vomi ? A commencer par les Français. C'était pourtant un patriote. Le *Supplément du Petit Journal* avait montré en 1914, sur sa grande image en couleur, le brigadier de cuirassiers Destouches (Céline était le docteur Destouches) sabrant au galop de charge une avant-garde allemande. Crinière au vent. Il ne travaillait que dans l'épique.

Autodidacte, bachelier, puis marchand de dentelles ambulante, conférencier à l'esbroufe à Bordeaux (où il traitait de n'importe quoi : des fins de l'homme, du bimétallisme) et peut-être aussi en Bretagne ; gendre d'un grand médecin breton, médecin lui-même, bourgeois cossu pendant huit ans, il était parti sur un cargo à titre de médecin de bord, « *se réfugiant dans l'aventure et même dans la mésaventure* », sur un coup de tête.

Que ne fit-il pas ? Délégué à la SDN pour étudier l'assainissement des eaux, il resta longtemps en Afrique (au Cameroun ou au Gabon), en Amérique où il était médecin chez Ford (qui n'employait, dit-il, et systématiquement, que des ouvriers infirmes ou incapables), écrivain célèbre et honni, « génie infréquentable » et médecin des clochards, il avait atterri finalement au Danemark (après son épopée allemande), où il fut mis au cachot pour deux ans, pour avoir déplu à l'ONU, par les monstres froids du pays « *pris comme dans du béton dans leur « vertu » danoise* », qui ne lui rendirent pas un centime des lingots d'or qu'il avait cru sauver à l'époque de ses grands succès en les entassant dans leurs coffres.



La Médecine chez Ford
(Lecture 40 des 1er et 15 août 1941)
" *Chez Ford, la santé de l'ouvrier est sans importance, c'est la machine qui fait la charité d'avoir encore besoin de lui.* "



Dans les usines Ford :
les chaînes de montage

Il en revint cassé, brisé, faussement repentant et prêt dans ses propos à tous les conformismes ; disant *amen* et poussant des coups de gueule ; méfiant, persécuté, dans un petit pavillon, un « Patmos de banlieue », écrit Robert Poulet, gardé par douze molosses dont le plus petit avait la taille d'un saint-bernard. En rogne contre le monde entier (mais qu'avait-il jamais fait d'autre ?), avec son rire tonitruant. Gorgé d'indignation. Mentant, trichant, truquant, disant la vérité. Entouré de serins, de canaris, de chats, de tortues, de chiens sauvés, soignant des clochards dans sa cave. Une ménagerie, une arche de Noé. Dans un désordre de coussins perdant leurs plumes. C'est là que l'a vu Robert Poulet, et c'était, assure-t-il, « un spectacle étonnant que de voir se dresser ainsi sur l'Occident vaincu et condamné (mais qui ne se savait pas vaincu et condamné) ce génie saignant traînant son aile cassée ». Napoléon à Sainte-Hélène (revu par le Guignol lyonnais), ou même l'albatros de Baudelaire.



Dentelle ancienne au Souffle d'Antan

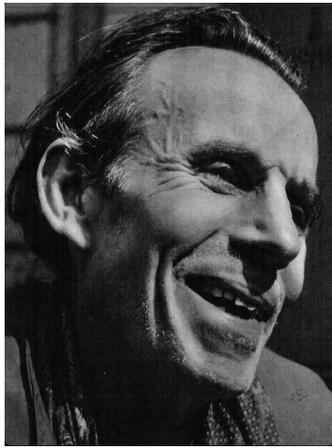
Et que disait-il ? Lisez Robert Poulet, c'est passionnant et admirable.

Tout d'abord, j'aimerais souligner, ce qui surprendra tous ceux qui ne sont pas du métier, que sa grande admiration allait à La Fontaine qui a su marier le comble du raffinement avec celui de la simplicité (on eût plutôt pensé à Hieronymus Bosch). Qu'il savait que le vrai littéraire n'est pas le vrai photographique ; qu'on ne fait du vrai qu'en arrangeant et qu'en trichant à bon escient. Qu'il nécessite un décalage, qui est dû à ce qu'on appelle le don. Qu'il considérait ce qu'écrivaient tous les écrivains de son époque comme, plus ou moins, du Paul Bourget, des textes « plats comme un soufflé refroidi ». Qu'il fallait supprimer d'un texte tout ce que tout le monde connaît déjà par les journaux et le cinéma, ce que tout le monde sait avant de lire, le composer par conséquent de trous, comme de la dentelle au carreau. « Ce qui reste, c'est de la dentelle, la caractéristique et la ligne essentielle. Autour ? Des trous ». Et « la dentelle, ça le connaissait ». Car sa mère était dentellière. C'est une chose qui n'existe plus. Parce qu'elle exigeait un temps fou ; or, personne n'a plus le temps de rien. On fait maintenant de la dentelle à la machine. De la littérature aussi. Cet auteur d'énormes bouquins qui semblent écrits d'un seul jet, d'un seul coup de gueule pour dire plus vrai, passait quatre ans sur un roman, reprenant, biffant, supprimant, comme La Fontaine, écrivant six mille pages pour en garder finalement six cents.



La chienne de tête, celle qui flaire le danger, et qui prévient

La tradition ! Chez un tel anarchiste ! Il fut bourgeois. Il est pétri de contradictions. Qui se fondent dans un rire énorme. Il faudrait citer tout l'ouvrage. Peuple (et ennemi du communisme), artiste et surtout révolté. Médecin qui ne voit partout que des morts en sursis. Qui le font rire par leurs vains efforts. Il avait été le chien de traîneau, « *le chien de tête* » qui avertit les autres du trou, de l'obstacle flairé. Il avait prédit le cataclysme. Oraculaire et prophétique. C'était Cassandre, c'est pourquoi il a tant d'ennemis. L'humanité ? des « morts vivants » : « Sanglot, révolte, ou ce qui est encore plus bête et vide, « fureur de vivre ». » Dérisoire ballet de cadavres récalcitrants qui s'accrochent au bord du cercueil ! « *Moi, la mort m'habite et elle me fait rire. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier : que ma danse macabre m'amuse* ». Une immense farce. Issue d'une réalité faite de détails bouffons plus encore que sinistres et à la surface de laquelle s'accrochent quelques milliards d'atomes qui, à peine liés ensemble, commencent déjà à se desserrer après avoir crié vaniteusement leur nom d'hommes ; y a-t-il rien de plus bouffon ? Croyez-moi, le monde est drôle, la mort est drôle ; et c'est pour ça que mes livres sont drôles et qu'au fond je suis gai.



Le monde est drôle, la mort est drôle



et c'est pour ça que mes livres sont drôles et qu'au fond je suis gai.

On a tout fait pour me détourner de l'être, et quelque chose l'est quand même en moi ; encore ; à fond. Jusqu'au moment où ma gaieté éclatera avec ce qu'on appelle ma vie, qui n'est chez moi comme chez tous les autres que ma façon d'être mort, presque mort, déjà mort. Un mort sans colère. " *Un mort heureux.* "

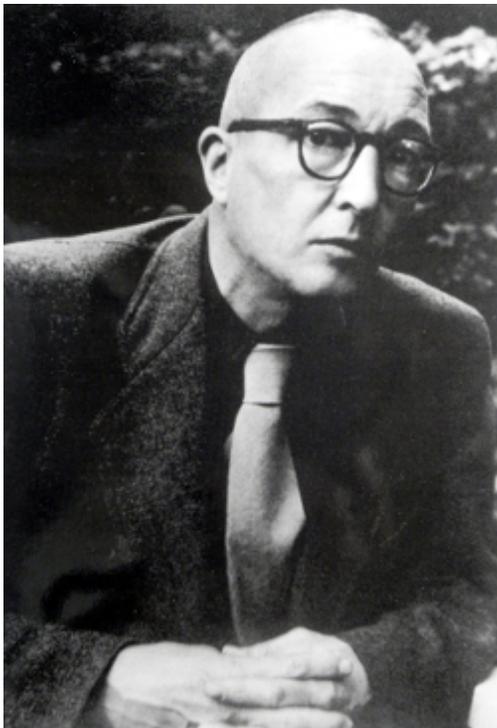
Un incendiaire, inventeur d'une musique, un « éclopé au cœur déçu », une « clameur de vitalité » qui sort « d'une œuvre où se bousculent tous les démons du désespoir ». Avec des pudeurs, des tendresses. Et cette clownerie qui donne le change.

« Méchant Céline ! Pauvre Céline ! Et cher Céline ! » conclut Poulet : le livre s'achève sur ces lignes.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand.

(Alexandre Vialatte, *Chroniques, La Montagne*, 7 mars 1971).

(Merci à Mr Jacques Léger qui m'a fait découvrir ces textes).



Alexandre Vialatte, né le 22 avril 1901 à Maçnac-Laval (Haute-Vienne) et mort le 3 mai 1971 dans le 7^e arrondissement de Paris, est un écrivain, critique littéraire et traducteur français.

A partir de 1952 il publie à un rythme hebdomadaire un peu moins de 900 chroniques dans le quotidien de Clermont-Ferrand *La Montagne*, avec une entière liberté quant au sujet et rédigeant sur un ton original.

Trente ans après sa mort, l'ensemble sera réuni par son fils Pierre dans une édition magnifique. Toutes s'achèvent par une formule fameuse, devenue un des mots de passe des Vialattiens, « Et c'est ainsi qu'Allah est grand », sans rapport avec le sujet de l'article, mais témoignant de son humour anti-conventionnel. Parmi la masse de ses articles, billets et chroniques, cette chute récurrente permet de distinguer à coup sûr celles qui sont parues dans *La Montagne*.

Cet email a été envoyé à {{contact.EMAIL}}.

Vous avez reçu cet email parce que vous vous êtes inscrit à notre newsletter.

[Se désinscrire](#)

Envoyé avec

Brevo